

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 34/2

2005

DOI: 10.11588/fr.2005.2.45333

---

#### Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Stiftung Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland (DGIA), zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

## LA BATAILLE COMME OBJET D'HISTOIRE

Pendant une bonne partie du siècle dernier, le titre même de mon propos aurait été tout simplement inimaginable, à moins d'être une provocation historiographique. La bataille ne pouvait être un véritable objet d'histoire. Comme notion, elle était, il est vrai, doublement entrée en crise avec le XX<sup>e</sup> siècle. Militairement, la bataille meurt de sa dilatation dans le temps et dans l'espace lorsqu'elle dure, non plus un jour ou deux, mais des semaines, voire des mois, en saisissant, non plus un espace circonscrit mais une région entière<sup>1</sup>. Pour Verdun on se bat de février à l'automne 1916 et la ville éponyme est l'enjeu, non plus le lieu même de la lutte qui se déroule sur les Hauts-de-Meuse. Avec la Somme qui s'allume à l'été 1916, c'est un espace encore plus vaste qui est substitué au champ clos des anciens affrontements et il ne faut rien moins qu'un nom de fleuve pour désigner une bataille qui ne peut plus être seulement celle d'Albert ou de Péronne. Pourtant, la décision, tant rêvée, n'est plus à la portée des armées qui s'enlisent dans une sanglante guerre de positions et de matériel. C'est la fin des traditionnelles unités de temps et de lieu qui caractérisaient la bataille tout autant que la tragédie classique. L'unité d'action elle-même n'a pas résisté, comme on le voit sur mer, la même année, pour l'affrontement du Jutland fait de plusieurs combats séparés. La bataille a cessé d'être un événement décisif assimilable à un jugement de Dieu ou du destin.

Du point de vue de l'écriture de l'histoire, la contestation est même un peu antérieure au premier conflit mondial du siècle et au grand carnage. Elle survient dès 1903, par exemple quand F. Simiand dénonce les «idoles de la tribu des historiens»: parmi elles l'événementiel politique et les grands hommes<sup>2</sup>. Un mode de narration historique qui avait commencé avec Hérodote et Thucydide comme avec les récits bibliques, semble désormais disqualifié. Le grand genre est périmé et les condamnations de l'histoire dite «traités et batailles» n'ont pas attendu le premier numéro des «Annales» pour être proférées<sup>3</sup>.

- 1 Voir les remarques de Stéphane Audoin-Rouzeau sur la «mort des batailles»: Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, Annette BECKER, 14-18, retrouver la guerre, Paris 2000, p. 38-40.
- 2 François SIMIAND, Méthode historique et science sociale, dans: Revue de synthèse 6 (janvier-juin 1903), p. 1-22 et 129-157. Il dénonce alors l'idole politique, qui mène à l'étude des guerres, l'idole individuelle et l'idole chronologique.
- 3 Il est éclairant de se reporter à la leçon inaugurale prononcée en décembre 1919 par Lucien Febvre à l'Université de Strasbourg où il avait été envoyé avec une pléiade d'universitaires français jugés prometteurs et brillants afin de faire oublier le corps professoral impérial allemand: Lucien FEBVRE, L'histoire dans un monde en ruines, dans: Revue de synthèse historique 30 (1920), p. 1-15. »L'heure

Dès lors, comment peut-on encore, ou plus exactement à nouveau, faire de la bataille un objet d'histoire? Définir l'objet ne va pas de soi, car ses contours sont moins nets qu'il n'y paraît. Le saisir implique de recourir à une variété de sources encore trop peu exploitées. Le comprendre nécessite un fil d'Ariane, l'étude de la violence de guerre<sup>4</sup>.

## I. La fausse évidence de l'objet-bataille

Partons de la triple unité énoncée plus haut: temps, lieu et action. Si elle est vraie sur terre jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, il importe de constater d'emblée qu'elle l'est beaucoup moins sur mer dès le XVI<sup>e</sup> siècle. Dans les eaux pourtant étroites de la Manche et de la Mer du Nord, l'affrontement de l'Armada espagnole de 1588 et des navires anglais dure des jours, avec certes des moments de plus grande intensité. En 1666, on parle justement d'une bataille dite des «Quatre jours» pour désigner la rencontre des flottes anglaise et hollandaise qui met aux prises des dizaines de vaisseaux, du 1<sup>er</sup> au 4 juin, sur un espace qui excède en superficie celui de tous les combats terrestres contemporains. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, la lutte maritime est la forme la plus technique et la plus moderne. Mais l'historiographie n'a longtemps voulu retenir pour la notion de bataille que la journée de combat, sur un champ qu'on peut tout entier embrasser du regard, et visant à obtenir une décision. Le siège, qui voit l'unité de temps se diluer dans la durée, relève d'une autre appréhension. Mais qu'est-ce que la guerre de positions du premier conflit mondial sinon l'interminable siège des empires centraux? La bataille est bien définie par son mode de narration qui va du premier coup de feu au dernier, ou, pour reprendre la métaphore théâtrale, des trois coups précédant le lever du rideau à la chute finale de ce dernier. Comme objet de récit littéraire, la bataille a des contours bien nets. Elle est commandée par une véritable action dramatique conforme aux trois règles susdites, ce qui n'interdit pas coups de théâtre et renversements. Elle permet une narration avec des éléments obligés tels que l'énoncé des effectifs et de leur disposition ou bien la peinture du terrain. Mais le récit doit toujours se conformer à une exigence de lisibilité, donc de cohérence.

La bataille, depuis les Anciens, est le grand genre de la narration historique, comme la peinture d'histoire le fut jadis dans cette forme d'art. Elle nécessite qu'on prenne un ton spécifique, un ton de circonstance qui permet à l'historien de montrer son métier et ses convictions, de la même manière que le grand air dans l'opéra historique du XIX<sup>e</sup> siècle. Lorsque Winston Churchill décrit la bataille de Blenheim dans

n'est plus des miniatures et des enluminures, des tableaux de bataille et des cartons de tapis». Elle est celle de la mainmise méthodique de la science sur l'univers.

4 Moderniste, j'ai méthodologiquement une double dette, envers l'historiographie anglo-saxonne, en particulier envers John Keegan et sa manière de décomposer une bataille, envers l'équipe de l'Historial de Péronne qui a considérablement renouvelé notre connaissance de la première guerre mondiale. Que Stéphane Audoin-Rouzeau trouve ici l'expression de mon amicale gratitude pour les discussions et la stimulante expérience de trois années de séminaire commun à l'E.N.S. où nous introduisîmes des armes pour illustrer un séminaire, fîmes battre tambour, venir médecins et psychiatres, et enfin parler de leur expérience du feu des combattants dont la narration était souvent elle-même un document vivant.

sa monumentale biographie de son illustre ancêtre Marlborough, il n'écrit plus de la même façon que dans les pages précédentes. Il nous conduit à ce qui est le sommet de l'œuvre, là où se trouve en suspens le destin de l'Europe<sup>5</sup>. Mais de telles narrations nous livrent un événement recomposé, tel que jamais personne ne l'a connu et vécu. La scène est un champ de bataille dépeint comme un paysage en forme de panorama, avec implicitement soit l'unicité de point de vue qui est celle du héros, le général en chef, soit la vision panoptique de Dieu saisissant la totalité de l'action depuis le ciel. Dans les deux cas, l'intelligibilité de l'événement en cours se doit d'être absolue. Comment ne le serait-elle pas pour un narrateur qui connaît l'issue du combat et peut manier les sources émanant des uns et des autres?

Les acteurs sont présentés avec tout le soin requis: commandement, état des effectifs, disposition des troupes, indications éventuelles sur le moral des futurs combattants, à la façon d'une sorte de défilé préluant à la grande action avec un *morituri te salutant* destiné non à César dans sa tribune mais au lecteur féru d'histoire que l'auteur salue de cette manière par ses personnages. Il ne reste plus qu'à passer au chapitre suivant. L'action dramatique peut désormais s'enchaîner d'une manière qui révélera à la fois l'ampleur de la collecte des sources et la virtuosité d'écriture de l'historien. L'auteur nous fera assister à autant d'actes ou de tableaux que de phases de la bataille. Il mettra l'accent sur des épisodes significatifs, singuliers ou collectifs, que la peinture de bataille et, plus généralement, l'imagerie inscrivent dans la mémoire commune. Ce sont de véritables exemples qui sont transmis à la postérité, illustrant l'héroïsme ou la veulerie, la fidélité ou la trahison, la tragédie ou le triomphe. A l'image peut-être embellie de Frédéric II, saisissant le drapeau d'un régiment qui lâche pied devant les Russes à la bataille de Zorndorf en 1758, répond celle, largement fallacieuse, du marquis de Montcalm vaincu mourant content de ne pas voir les Anglais dans Québec qu'il a tout fait pour perdre en 1759. De tels épisodes, qui sont des moments attendus du lecteur, ne sont pas amenés sans considérations morales et patriotiques. Ils prennent place dans une trame composée en fonction de la nécessaire clarté d'exposition. La matière du récit est ordonnée, de manière à demeurer la plus pédagogique possible.

Présenter ainsi une bataille nous renvoie au postulat implicite de ce genre de narration: le choc de deux volontés, individuelles, plus rarement collectives. Deux chefs s'affrontent, l'un plus lucide, plus audacieux ou plus maître de son art, mieux obéi, secondé par des troupes davantage animées par l'élan patriotique ou religieux, tandis que l'autre, moins doué ou moins bien pourvu par le caractère, les effectifs ou les circonstances, va devoir plier. Le culte des grands hommes n'est jamais bien loin. Le véritable chef est celui dont la volonté impose sa forme et son issue à l'événement qu'il ne cesse de contrôler. Le résultat d'une telle écriture de la bataille est un récit codifié, cohérent, aseptisé mais avec ce qu'il faut de poncifs pour donner l'illusion du réel. Il pourra s'avérer beau et efficace, enthousiasmant pour les innombrables amateurs d'«histoire bataille» insensible aux anathèmes des «Annales», et enfin instructif pour les élèves des écoles militaires. Le seul inconvénient est que ce qu'on peut entrevoir de la réalité fait rapidement craquer ces rassurantes conventions. La

5 Winston CHURCHILL, *Marlborough, his Life and Times*, 4 vols., Londres, 1933-1938.

bataille est bien plus qu'une pierre précieuse dégagée de sa gangue pour être exposée à l'admiration du public. Il faut revenir à la fausse évidence des contours de l'objet.

Quand commence au juste une bataille? Certainement pas au premier coup de feu. Nous devons tenir compte de la lente mise en place, des mouvements longs et complexes qui précèdent le combat et, parfois, ne débouchent sur rien, car un des adversaires se dérobe. Sur mer, ces préliminaires peuvent durer des jours, prendre la forme d'une véritable poursuite, selon les conditions de vents, de courants et de marées. Ils sont souvent bien plus longs que la bataille elle-même. Sur terre comme sur mer, les avantages saisis pèsent lourdement sur le combat, mais peuvent aussi se trouver brutalement remis en cause par une saute de vent pour les navires, par la destruction ou l'obstruction d'un point de passage à terre ou encore la perte ou l'occupation d'un observatoire. Les adversaires ne sont pas dans la situation de deux équipes semblables jouant l'une contre l'autre sur un terrain de sport homogène.

Quand finit la bataille? Là encore, le dernier coup de feu n'a pas grand sens. Il n'y a que lors d'un siège que la reddition, avec son cérémonial propre, équivaut aux ultimes répliques de l'action dramatique. Une bataille peut se transformer en poursuite, le combat se fragmenter. Si le sac d'une ville survient dans la foulée du combat, comme c'est le cas pour Prague en novembre 1620, impossible de ne pas lier les deux événements<sup>6</sup>. La question délicate de l'après bataille et de la retombée de la violence se trouve dès lors posée. On ne peut donc que conclure au caractère trompeur des trois unités de temps, de lieu et d'action.

L'évaluation des effectifs est, elle aussi, facilement illusoire, tant il est difficile de savoir combien d'hommes, mais de bêtes et de véhicules, sont réellement à la disposition d'un général. Surtout si on est en fin de campagne, donner un chiffre devient proprement hasardeux: désertions, maladies, pertes au combat et détachements ont parfois très considérablement réduit régiments et compagnies. On livre bataille avec des effectifs incertains, ce qui rend les pertes au combat extrêmement difficiles à apprécier.

Tout l'effectif présent n'est pas engagé, sur terre comme sur mer. Il ne suffit pas d'avoir été là pour avoir combattu. Certaines unités demeurent en réserve et n'ont du feu de l'action qu'une vue extérieure. Il est, par conséquent, important de se demander comme l'a fait John Keegan pour Waterloo, qui a fait quoi et qui a pu voir quoi<sup>7</sup>.

La clarté du déroulement de la bataille est souvent trompeuse. L'appréhension panoptique de l'événement n'existe pas, ni pour le général ni pour les hommes du rang, même si le premier a, en principe, une vue plus synthétique des choses. La transmission des ordres, la remontée de l'information n'ont pas la facilité et l'évidence que les historiens supposent parfois. L'action militaire n'est que malaisément et partiellement intelligible à ses participants, même de haut rang. L'opacité est un élément majeur et persistant. Il faut tenir compte de ce que le terrain ne permet pas de voir à un moment donné: on comprend mieux, par exemple, l'erreur de Frédéric

6 Voir Olivier CHALINE, *La bataille de la Montagne Blanche (8 novembre 1620). Un mystique chez les guerriers*, Paris 1999.

7 John KEEGAN, *Anatomie de la bataille. Azincourt 1415. Waterloo 1815. La Somme 1916*, Paris 1993.

Il face aux Russes à Kunersdorf en 1759, due à une mauvaise appréciation du relief. Sur mer, la distance et la fumée conjuguent leurs effets pour rendre les signaux parfois incompréhensibles et pour empêcher l'amiral de se rendre aisément compte de la situation: une escadre formée en ligne se développe sur plusieurs km et le feu de centaines de canons suscite une surabondante fumée nécessairement évacuée par les peintres de batailles. Rappeler ces données que le simple bon sens devrait pourtant rendre présentes à l'esprit permet de comprendre comment des hommes expérimentés ont pu commettre des erreurs, des décisions trop tardives ou inappropriées. Il serait puéril, pour l'historien qui connaît le dispositif de chacun des adversaires comme l'issue du combat et ne risque pas sa vie et sa réputation, de jeter la pierre aux généraux ou aux amiraux. Admirens au contraire que des chefs aient pu faire sortir quelque chose de valable et d'efficace d'une telle confusion. Car, une fois le combat engagé, encore au XVIII<sup>e</sup> siècle, il a tôt fait d'échapper au contrôle des chefs. Mais certains de ceux-ci sont pourtant capables de rétablir une situation compromise ou d'exploiter soudainement une occasion qui se découvre.

L'avenir n'est pas acquis. La bataille est vécue, en toute incertitude, au présent et en première personne, par le général comme par la recrue, avec tout ce que cela suppose. Il nous faut donc aller vers une autre forme d'évidence, celle du vécu des combattants. Elle est accessible par des sources plus variées qu'on ne serait porté à l'imaginer.

## II. Quelles sources pour la bataille?

La bataille engendre, pour une part, ses propres sources qui vont au-delà de celles nécessaires pour faire l'histoire événementielle de la guerre dans laquelle elle s'inscrit. Il s'agit maintenant pour le chercheur de rendre compte d'une expérience qui, non seulement n'est pas la sienne, mais est aussi bien souvent à la limite du dicible pour ceux dont elle constitua le vécu.

Les sources écrites vont du plus classique à ce qui l'est bien moins: elles commencent avec les narrations des témoins, plus ou moins riches et explicites, parfois commandées par le souci de s'attribuer le mérite de la victoire ou de se disculper de la défaite. Il va de soi que les absents ont toujours tort: morts comme prisonniers réduits au silence. Les documents contemporains de l'événement, produits par les institutions militaires permettent de reconstituer plus ou moins bien l'enchaînement des décisions, parfois aussi les mouvements et les pertes: ordres donnés et reçus, journaux de marche régimentaires ou de bord pour les navires. Mais il existe aussi des sources militaires plus originales, parfois plus délicates à utiliser, celles qui émanent des médecins et des psychiatres. Les écrits du chirurgien Ambroise Paré nous apportent sur les formes de la violence de bataille au temps des guerres de religion de précieuses informations. Plus près de nous, les dégâts psychiques du vécu du combat ont, par leur progressive prise en compte médicale, donné naissance à des sources abondantes mais d'exploitation malaisée pour l'historien dépourvu de formation adéquate<sup>8</sup>.

8 Pour une période récente, on trouvera de très utiles informations dans l'ouvrage du professeur Louis CROCQ, *Les traumatismes psychiques de guerre*, Paris 1999.

Les sources sont aussi iconographiques. Elles peuvent être aussi trompeuses que séduisantes, si on s'avise de les manier sans précautions. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, gravures et tableaux de bataille sont conçus en fonction de conventions de représentations. Il y a à la fois des poncifs et ce qu'on ne doit pas montrer. Il y a aussi ce qu'on est dans l'impossibilité de montrer, à moins de nier l'existence même de l'image: la fumée qui noie tout, par exemple. Les auteurs doivent tenir compte des exigences des commanditaires qui entendent bien figurer dans une composition à leur gloire. Comment en une seule image faire tenir une journée tout entière? Il faudra dès lors organiser une véritable bande dessinée. Ainsi, la gravure de M. Merian représentant la bataille de Nördlingen en 1634 réussit le tour de force de montrer tous les moments de la bataille, par un ingénieux système de rectangles ou de carrés en gris indiquant, au cœur de l'image, les positions de départ au début du combat, tandis que la torsion complète de la topographie permet de montrer à l'horizon l'arrivée des Suédois. On croit voir une image de la bataille. On est, en réalité, en présence d'une carte sur laquelle un régiment d'infanterie est représenté par un figuré montrant un carré de piquiers et de mousquetaires qui est aussi conventionnel et éloigné du réel que le symbole suggérant une église ou un château sur une carte routière ... Plus proches de nous dans le temps, la photographie et le film peuvent paraître beaucoup plus fiables, car proches du réel. Là aussi, la prudence s'impose. À l'exception de Robert Capa qui paya, comme tant d'autres par la suite au Vietnam, sa probité professionnelle de sa vie, beaucoup de photographes des deux conflits mondiaux n'ont pas travaillé en première ligne, parmi les troupes au feu<sup>9</sup>. Certaines photographies célèbres de la première guerre mondiale sont des faux spectaculaires et efficaces qui continuent d'illustrer les livres d'histoire. Les clichés ou les films les plus fiables sont souvent les moins précis et les moins lisibles, tels les bobines placées dans les ailes des avions de chasse. Mais ces images, même réalisées après le combat, peuvent être éloquentes. Tel champ de bataille de la guerre de Crimée après l'évacuation des morts et des blessés, resté parsemé de boulets, se passe de commentaires, tout comme ce film tourné peu après la bataille de Verdun montrant silencieusement, par simple rotation de la caméra, le paysage dévasté de hauteurs totalement déboisées et impropres à la culture. La photographie est aussi précieuse par les détails saisis par l'objectif sans intention délibérée du photographe, laissant deviner une réalité qui n'était pas toujours celle qu'on pensait ou voulait montrer.

Mais aller au plus près du feu de l'action implique pour l'historien qui n'a pas toujours beaucoup d'images à sa disposition, le recours à d'autres sources, bien moins utilisées, alors même que le simple bon sens suffirait à les indiquer en priorité. Pourquoi une telle négligence? Le combat n'est pas un objet historiographique neutre. L'historien est facilement saisi par son sujet et d'une manière qui peut être fortement dérangeante, car elle met directement en évidence la souffrance, la peur, la cruauté, la mort subie ou donnée.

La première de ces sources est tout simplement celle, grandeur nature, que constitue le terrain. Le champ de bataille est tellement évident qu'on l'oublie facilement. Il est bien plus qu'un paysage ou un décor. On ne peut se contenter de le percevoir par

9 On pourra se reporter à l'impressionnant volume de Horst FAAS, Tim PAGES, *Requiem: par les photographes morts au Vietnam et en Indochine*, trad. fr. Paris 1998.

le biais des cartes, même si les courbes de niveau sont un élément important de notre connaissance. Il faut le parcourir afin d'en assimiler les vues, les pentes, les accidents. Il importe aussi d'en restituer, autant que possible l'état au moment de la bataille: la place du bâti, la végétation, les cultures et les espaces incultes ... La saison n'est pas un détail: fallait-il se déployer parmi des récoltes sur pied ou bien dans des terres labourées? que pouvait-on voir dans ces conditions? quelle protection pouvait-on trouver? Le temps qu'il faisait compte aussi, tant pour le fantassin que pour le cavalier: sol sec ou bien détrempé et boueux? Le moment de la journée, la course du soleil ont aussi leur importance. La notion même de «champ de bataille» est éminemment terrestre. Mais comprendre l'espace d'une bataille navale nécessite un effort plus grand encore. Le parcourir requiert des moyens et des compétences qui ne sont pas ordinairement à la portée de l'historien. Le terrain (si l'on peut dire) bouge, la zone concernée se dilate ou rétrécit selon les vents et les courants. Les adversaires, même résolus à en découdre, peuvent se trouver séparés ou coupés par une saute de vent ou la renverse de la marée. Comme dans le désert, l'espace ne vaut rien en soi. Personne n'en est durablement le maître. Ce qui compte est la liberté de se déplacer et de pouvoir interdire à l'ennemi de sortir du port. Mais sur mer comme sur terre, la source champ de bataille est à envisager selon la double préoccupation pratique du déplacement et de la protection. Là ne s'arrête pourtant pas sa prise en compte. L'espace qui fut celui du combat conserve parfois encore, très longtemps après l'événement, des traces susceptibles d'un traitement archéologique: armes et systèmes d'armes, corps violents.

Les armes sont une source à la fois indispensable et trop souvent négligée. Elles sont à apprécier à la fois comme armement individuel (un mousquet, une épée, un fusil ...) et aussi comme système d'armes (un vaisseau). On se trouve par conséquent à la jointure de l'archéologie et de l'histoire des techniques. Mais la connaissance de l'arme ou du vaisseau n'est pas une fin en soi pour un historien dont la préoccupation n'est pas d'abord la conservation dans un musée, mais la compréhension de la mise en œuvre militaire de l'objet. Et il est clair que nous, historiens, avons beaucoup à apprendre dans ce domaine. Collectionneurs et praticiens du maniement, par exemple arquebusiers tirant à poudre noire avec des répliques de mousquets, sont les indispensables interlocuteurs dans un dialogue qui n'est jamais simple et reste toujours de nature à bousculer les certitudes des uns et des autres. Il est étonnant que des historiens, qui, pour la plupart, ont connu l'armée de conscription, donc ont eu à porter et manier des armes, ont chassé de leur esprit jusqu'aux questions les plus évidentes. Quel est le poids de l'arme? Quel format? Où se situe le centre de gravité? Quel rapport au corps de l'utilisateur? Pour une arme à feu, quelle cadence de tir et quelle portée théorique? Combien de coups peut-on tirer avec les réserves de poudre et de munitions dont on dispose? Il faut ensuite restituer la mise en œuvre de l'arme. Est-ce la seule dont dispose le combattant individuel? Se profile alors le problème du corps à corps. Faut-il être seul ou à plusieurs pour utiliser cette arme? Quelles sont les conséquences immédiates? recul, dégagement de fumée, blessures éventuelles pour l'utilisateur, surdité etc. ... De l'arme, on passe ensuite à l'unité tactique et les interrogations (souvent sans réponses) se multiplient: pour le carré de piquiers de la guerre de Trente ans, comment, à partir des célèbres planches de Jakob de Gheyn qui nous montrent les mouvements du piquier, de l'arquebusier et du mousquetaire,



restituer le fonctionnement réel de ce dispositif tactique? Pour le vaisseau, comment s'effectue la mise en œuvre non seulement du canon, mais de la batterie et de l'artillerie de tout un des bords du navire? Les règlements ne nous disent pas tout, les fiches techniques non plus. Trop souvent, les sources écrites ne nous font apparaître que le projet, la spéculation et l'exception, les évidences du fonctionnement normal n'ont pas été consignées et c'est justement ce qu'aujourd'hui, nous ignorons, sauf si un observateur sagace et extérieur a pris la peine de s'étonner et de raconter<sup>10</sup>. Pourtant, un objet peut s'avérer quelquefois d'une éloquence muette particulièrement efficace. Il y a plusieurs années, lors d'une visite des réserves de l'Historial de Péronne, Stéphane Audoin-Rouzeau m'avait mis en main un couteau de tranchée de la première guerre mondiale. Faite d'une douille et d'une pointe de baïonnette, cette arme artisanale, qui n'avait rien de réglementaire mais était loin d'être unique en son genre, m'apparut immédiatement d'une extraordinaire maniabilité: une arme de tueur qui, d'un coup, mettait sous mes yeux une réalité occultée par tant de récits d'anciens combattants.

Le corps exposé et violenté est aussi une source, car il fait apparaître le pouvoir vulnérant des armes comme les tentatives, plus ou moins heureuses, pour se protéger. Là encore, l'historien se trouve porté aux limites de ses connaissances. Croiser les données propres à la balistique et la médecine n'a rien d'aisé pour lui. Pourtant, il faut bien tenir compte de la forme et de la vitesse des projectiles pour comprendre leur puissance de pénétration dans la chair, le bois ou le fer. Les sources médicales concernant les blessures permettent de mieux mesurer les effets sur le corps, non seulement l'apparence des plaies mais aussi les zones les plus fragiles et les plus douloureuses. Il n'y a pas que les projectiles qui mettent en péril le corps du combattant: son propre environnement lui-même exposé au feu peut devenir menaçant. Les éclats de bois du bordé des vaisseaux se transforment en de redoutables échardes géantes sous le choc des boulets. Mais les projectiles frappant le sol ou heurtant les camarades, en projetant terre et débris de corps ou d'armes peuvent blesser, infecter, voire tuer. Envisager la violence subie par les corps oblige à apprécier la gravité d'une blessure en fonction de plusieurs éléments: l'état antérieur de l'organisme atteint, l'organisation du service de santé et le degré d'avancement du savoir médical. Des corps déjà malades ou affaiblis, le trop grand éloignement des médecins et chirurgiens, comme l'incapacité de guérir tel ou tel type de blessure sont des données à prendre en compte. Mais elles ne sauraient, pour l'étude d'une bataille donnée, être séparées des informations qui pourront être glanées sur la cohésion d'une unité qui poussera ses membres à aller chercher leurs camarades blessés, voire à risquer leur vie pour eux, comme à ce qu'on sera en mesure de repérer sur le degré de brutalité de la lutte quand il s'avère qu'on achève les blessés ennemis ou qu'on tire sur les ambulances.

10 Les restitutions historiques ne sont pas toujours sans mérites. Signalons à ce propos les conclusions tirées par Victor Davis HANSON, *Le modèle occidental de la guerre. La bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, trad. fr. Paris 1990, à partir des manœuvres qu'il a effectuées avec ses étudiants pour reconstituer les combats d'hoplites. Ce serait un moyen pour avoir une meilleure compréhension de ce qu'était réellement le carré de piquiers et de mousquetaires.

Les sources, trop rares pour l'époque moderne, sont celles produites par les chirurgiens comme les témoignages des blessés s'ils ont consenti à se montrer un peu loquace sur le sujet. Mais, en l'absence de textes, les restes humains peuvent apporter nombre d'informations utiles. Un squelette conserve la marque parfois aussi bien des chocs et blessures qui ont entraîné la mort que des privations et maladies antérieures. Le sol des champs de bataille ainsi que certaines épaves conservent bien des ressources pour l'archéologie funéraire et guerrière<sup>11</sup>. Celle-ci nous renseigne aussi sur les manières d'ensevelir, sur les objets laissés sur les corps comme sur la séparation éventuelle entre officiers et soldats, hommes et animaux.

Même s'ils ne sont pas tous blessés ou tués, les combattants doivent se mouvoir dans un environnement agressif qui met à rude épreuve les corps mais aussi les esprits. Les perceptions sont autant de manières complémentaires de subir la violence de guerre. Mais comment les restituer? Il y a ce que disent explicitement les témoignages, ce qu'ils suggèrent et aussi ce qu'on peut déduire des données déjà connues (terrain, armes etc. ...), en n'oubliant pas que ce qui est évident n'est jamais mentionné. Pour l'ouïe: quand les sources signalent elles des bruits spécifiques? mais quand cessent-elles de mentionner les sons? Cela ne signifie pas la disparition du bruit mais une élévation du niveau sonore telle que le vacarme devient assourdissant ou bien que l'attention est captée par d'autres choses plus préoccupantes, telles que l'action, la survie. Pour la vue, on pourra commencer par repérer ce qui est noté avoir été vu, pour ensuite tâcher de saisir tout ce qui pouvait réduire le champ de vision (fumée, casque, repli de terrain etc. ...). L'odorat est plus rarement évoqué, alors qu'il peut être, même pour des combattants expérimentés, soumis à des agressions olfactives particulièrement sévères et persistantes. Le toucher n'est pas non plus à négliger: vibrations, instabilité du sol, projections. Ainsi, même pour des batailles de l'époque moderne, nous ne manquons pas de sources pour tenter de restituer le vécu d'une expérience marquée par la violence de guerre.

### III. Un fil d'Ariane dans le labyrinthe de la bataille: la violence de guerre

La notion de violence de guerre permet de reconstruire l'événement bataille en rendant davantage compte de sa complexité, en lui rendant une cohérence qui ne tienne pas d'abord aux exigences de la construction du récit. Elle replace ce moment de paroxysme dans la diversité des formes et des degrés d'intensité de la violence dans la durée de la guerre. Elle évite de séparer artificiellement la bataille de son environnement. Si nous reprenons les sources en fonction de cette grille de lecture, il devient possible de mettre en évidence la spécificité de ce moment d'exception. On ne bat pas de la même manière: l'importance des effectifs engagés, la conscience des enjeux modifient les comportements. Il est important de rappeler ce que trop de livres sur les batailles dites décisives de l'histoire de l'Occident feraient facilement oublier: la

11 Sur ces questions, on pourra se reporter au numéro 2 de la revue «14-18. Aujourd'hui. Today. Heute», consacré à l'archéologie et la Grande Guerre, notamment aux articles sur la fouille de la sépulture collective de Saint-Rémy-la-Calonne, ceux de Frédéric ADAM, 1914, Alain Fournier disparaît, p. 28-35, Frédérique BOURA, Une tombe de soldats à Saint-Rémy-la-Calonne, p. 70-83 et de Gerd KRUMEICH, L'archéologie des sources allemandes, p. 84-93.

bataille est un événement rare et donc justement redouté. La Guerre de Trente ans n'en connaît pas une véritable chaque année. Un tel constat devrait davantage éveiller la réflexion. Il fut longtemps très difficile de concentrer au lieu souhaité et au moment voulu des moyens rassemblés à grand peine. Trop de retards et d'imprévus, tant financiers que sanitaires ou logistiques, pesaient sur les opérations. Une armée considérable pouvait se détruire sous le simple effet de son poids, car son effectif dépassait les capacités de subsistance, était infiniment vulnérable aux épidémies ou écrasait rapidement la trésorerie de son employeur. Beaucoup de campagnes de l'époque moderne ont été menées au-delà des possibilités réelles des États. Dans ces conditions, la bataille décisive dont on rêve dans les écoles militaires depuis Napoléon et Clausewitz n'a pas grand sens. Projeter une telle catégorie sur les conflits des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle peut même d'être trompeur. Rares sont alors les occasions dans lesquelles deux généraux acceptent le risque de tout perdre en une seule journée. On comprend mieux qu'un tel événement ait pu être associé au jugement de Dieu, à une sorte d'ordalie entre deux princes. Ce qui ne se règle qu'exceptionnellement dans une montée brève et localisée aux extrêmes, sera davantage recherché dans l'usure, sans grand combat, de l'ennemi. À cette fin, des mouvements comptent plus pour épuiser l'adversaire, le priver d'une zone vitale à son ravitaillement ou ses quartiers d'hiver et, en définitive, le faire craquer financièrement, sans soi-même encourir de trop grands périls. À cet égard, les sièges sont bien moins dangereux et inquiétants. On n'y risque pas les paniques qui peuvent dévaster une armée en fort peu de temps. On compte sur la technique pour parvenir à ses fins: celle du poliorcète qui s'assurera d'une place convoitée, utile appui pour des opérations ultérieures ou gage en vue des négociations de paix, celle du défenseur qui cherche à tenir le plus longtemps possible afin de fixer de gros effectifs adverses et user les finances ennemies. Au contraire, la bataille peut faire surgir l'événement dans sa puissance à la fois créatrice et destructrice. Elle est grosse de l'irréversible. Il y eut dans l'histoire de l'Europe plus de batailles d'arrêt que de victoires entraînant l'effondrement du vaincu ou son déclassement. Mais celles-ci, pour être rares, n'en sont pas moins éclatantes. Waterloo, puis les deux Sedan, celui de 1870 et celui de 1940, ont marqué l'histoire de notre continent. Les batailles les plus lourdes de conséquences ne sont pas toujours les plus connues: de la guerre de Succession d'Espagne, on a surtout les grandes défaites françaises de Blenheim et de Ramillies qui chassent Louis XIV et ses alliés de Bavière et des Pays-Bas, mais la double victoire franco-espagnole de Brihuega et de Villaviciosa en 1710 a fait comprendre au cabinet de Londres qu'on ne chasserait plus Philippe V d'Espagne et qu'il fallait accepter un Bourbon à Madrid.

Il est éclairant de constater que les deux historiens de l'école dite des «Annales» à avoir traité chacun d'une bataille, Fernand Braudel puis Georges Duby, ont présenté deux événements militaires, Lépante (1571) puis Bouvines (1214), qui furent précisément deux batailles d'arrêt qui ne provoquèrent pas l'effondrement du vaincu<sup>12</sup>. Le

12 Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, <sup>3</sup>Paris 1985, t. II, p. 384-399, avec seulement deux pages sur la bataille proprement dite. Georges DUBY, *Le dimanche de Bouvines. 27 juillet 1214*, <sup>2</sup>Paris 1985, avec un avant-propos ajouté lors de la réédition, justifiant le choix d'étudier un événement. Mais la bataille n'est pas racontée par G. Duby qui ouvre son livre par une longue citation de Guillaume Le Breton.

Saint-Empire romain germanique d'Othon IV a survécu à Bouvines et l'empire ottoman a, dès 1572, reconstitué sa flotte de galères. Mais, surtout dans le deuxième cas, le vaincu n'a pas retenté l'entreprise tenue en échec. On ne peut donc conclure à l'inanité de l'événement bataille, qui, considéré avec le recul, a bel et bien marqué sur mer un tournant. Que nombre de batailles n'aient eu qu'un résultat des plus réduits est une chose certaine: équilibre sanglant des pertes, incapacité ou se trouve le vainqueur d'exploiter l'avantage, tant il est lui-même affaibli, date trop tardive aux approches de l'hiver, épuisement financier ou bien victoire contre-productive qui dote le vaincu d'alliés jusqu'alors soucieux de s'éviter une guerre ... Pourtant, il est des batailles qui ne relèvent pas de ce type et ce sont elles qui changent brutalement l'histoire. Dans l'heure qui suit la panique de la Montagne Blanche, le *Winterkönig* quitte Prague sans chercher à mettre sa capitale en défense. Poltava met un terme sanglant à la grandeur suédoise<sup>13</sup>. Au soir de Waterloo, c'en est vraiment fini de l'aventure napoléonienne. Sadowa/Königrätz donne définitivement l'avantage à la Prusse sur l'Autriche. La percée de Sedan conduit à la chute de la III<sup>e</sup> République et la capitulation de Dien Bien Phu porte en elle la fin de l'empire colonial français. Quelque chose d'irréversible est advenu, à la faveur d'une dynamique de violence qui fait fonction d'accoucheuse.

La bataille peut d'abord être envisagée comme le franchissement de seuils de violence marquant une intensité croissante. Une telle approche a l'avantage d'inclure les préparatifs, la mise en place des armées, dont rien n'assure encore qu'elle débouchera effectivement sur une bataille, avec à la fois le désir d'en découdre, voire d'en finir et l'appréhension de la défaite et de la mort. On peut ainsi mettre en évidence l'entrée en action de combattants plus nombreux, les modalités de leur expérience du feu et la manière dont ils réagissent (peur, désordre, ténacité). Dans le cas de la Montagne Blanche, ces seuils sont successivement l'arrivée des Impériaux puis des troupes de la Ligue catholique, l'ascension de la hauteur par les premiers, le premier choc avec les forces des États révoltés à l'avantage de celles-ci, l'inversion de la peur et la dislocation du dispositif de ces dernières sous l'effet de la panique et de l'entrée en action de tercios catholiques plus nombreux appuyés de cavalerie, le paroxysme tournant au massacre vers les murs du château de l'Étoile.

Une telle dynamique de violence surgit du quotidien de la guerre. On ne peut simplement parler d'une courbe de violence ascendante puis descendante correspondant au jour du grand affrontement. La bataille est précédée d'escarmouches, de reconnaissances qui peuvent susciter davantage que de simples engagements, alors même qu'on ne sait pas encore s'il y aura bataille, ce jour-là et en ce lieu. Ces lentes gestations ne débouchent pas toujours sur l'accouchement d'un événement guerrier de cette ampleur. Il faut aussi tenir compte du fait qu'une bataille n'est pas une série linéaire avec les contours bien lisses qu'on pourrait imaginer en lisant les reconstructions des historiens. Tout ne s'y déroule pas au même rythme. À la Montagne Blanche, la chronologie de l'engagement bavarois est complètement décalée par rap-

13 Le renouveau de l'histoire de la bataille n'est pas venu par l'histoire moderne. On s'y est davantage préoccupé de la connaissance sociale des gens de guerre que de leur existence de combattants. Mais il faut signaler au public francophone la très suggestive monographie consacrée par l'historien suédois Peter ENGLUND, *Poltava. Chronique d'un désastre*, trad. fr. Paris 1999.

port à celle des Impériaux, d'où de vifs mécontentements de ceux-ci que la victoire même ne put guère dissimuler. Maximilien et Tilly ont quasiment contraint les Impériaux du comte de Buquoy à livrer bataille, tout en s'étant installés sur une position telle qu'il revenait à leurs alliés réticents de fournir le plus gros de l'effort et de risquer les pertes les plus graves. La violence de guerre ne s'arrête pas avec la bataille et on ne peut se dispenser de prendre en compte celle qui est exercée contre les fuyards, contre les prisonniers (immédiatement ou à retardement), voire les sacs de ville consécutifs comme dans le cas de la Montagne Blanche suivie d'une semaine de pillage de Prague.

La diversité d'expériences de violence au sein d'une même bataille est encore un autre élément qui peut guider l'analyse. Il s'agit de repérer qui est engagé et qui ne l'a pas été vraiment. Le vécu de l'événement ne sera pas du tout le même pour qui n'en aura qu'une appréhension sonore et distante et pour qui y sera immergé tôt ou tard. Une bataille est un kaléidoscope, juxtaposant des expériences qui ne sont nullement interchangeables. La difficulté pour l'historien sera, tout spécialement, de rendre compte du vécu nécessairement partiel de l'événement par les uns et les autres, sans renoncer à instaurer l'intelligibilité d'une analyse qui prend place dans une narration. La diversité du vécu de la violence renvoie aussi à celle des cultures de combat. Une même bataille peut donner lieu à la mise en œuvre de manières différentes de se battre. C'est particulièrement vrai en Europe centrale où se rencontrent armes et équipements, types d'unité, tactiques parfois dans une seule et même armée. Il ne s'agit pas uniquement de décomposer les formes de combat, comme l'a fait John Keegan pour Waterloo, il faut les rapporter à des cultures qui ne conçoivent pas la violence de guerre d'une manière uniforme. Fera-t-on des prisonniers? Voit-on la guerre d'abord comme occasion de pillage et de razzia? Faire la guerre n'est pas qu'une question de technique et de stratégie. On se bat avec tout ce qu'on est.

La violence est indissociable de l'événement paroxystique qu'est la bataille. Elle n'est ni l'écume de l'histoire ni la ténèbre des pulsions. Sa mise en œuvre fait, au contraire, apparaître des pans entiers du vécu de la guerre parfois trop négligés par l'histoire militaire telle qu'on l'a pratiquée en France. Elle nous renvoie d'abord vers les capacités techniques et économiques des belligérants, vers ce qui explique la production de tel type d'armes ou de tel système d'armes. Ce n'est rien moins que l'opulence plus ou moins grande d'un État qui est en jeu, ou plus exactement sa capacité à mobiliser ses ressources pour remplir ses objectifs militaires. Cet aspect, en amont de la violence effective, est certes le plus familier des historiens, mais rappelons tout de même que nos connaissances sur les armes, leur production et leur utilisation ne sont pas si développées. Ceux qui manient ces armes nous sont, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, désormais bien connus d'un point de vue social. Mais il n'est pas interdit de s'interroger d'un point de vue plus anthropologique sur la délimitation, qui a varié à travers les siècles et les types de guerre, de l'expérience combattante. La triple barrière de l'âge, de l'état religieux et de la différence sexuelle n'a pas toujours été disposée de la même manière. Les moments où elle disparaît et où la violence de guerre devient aussi le fait des enfants ou des vieillards, des femmes et des clercs signifient précisément une intensité de violence exceptionnelle.

La manière de se battre fait apparaître ce qui coud les hommes ensemble et leur donne la force de tenir, comme les limites de leur consentement à la souffrance et au

possible sacrifice. L'exercice de la violence donne à voir aussi bien la discipline que son effondrement, la force que donne l'expérience du feu autant que la connaissance intime de la peur et du danger, la camaraderie et l'acceptation de la hiérarchie non moins que le seuil de l'intolérable qui vient détruire des liens jusqu'alors bien acceptés, la conscience de l'enjeu de la lutte comme le désespoir. Mais le cœur du vécu de la violence est encore au-delà: il se situe dans le consentement, pas nécessairement explicite, à la mort donnée et à une mort donnée en première personne: »j'ai tué«. La guerre suspend partiellement le V<sup>e</sup> commandement »Tu ne tueras pas«. Elle suscite un temps particulier pendant lequel le meurtre est légitime, du moins acceptable. Elle provoque aussi un effort séculaire, parfois inopérant, de réglementation et de contrôle de la violence de guerre: la réflexion sur le *jus in bello* avec son double aspect d'éthique militaire et d'élaboration d'un droit des gens. La mort donnée nous conduit vers les formes d'exaltation du combat, lorsque la conscience accède, au-delà de la peur, dans l'anormalité des perceptions à une sorte de toute puissance temporaire mais dévastatrice. On peut alors parler d'extase de violence, au sens étymologique de ce terme de sortie de soi<sup>14</sup>. Une violence extrême en résulte, stimulée par la fuite et le désordre de l'adversaire exposé au massacre. Mais nous savons aujourd'hui qu'une telle violence, à certains égards proche de la possession, exprime une appréhension de l'ordre du monde, et manifeste la conviction soudainement advenue de son rétablissement brutal et décisif<sup>15</sup>.

Où est l'insignifiance de l' »histoire traités et batailles«? Il ne s'agit certes pas de revenir à une histoire très largement événementielle, mais il est parfois utile de considérer l'événement dans sa surrection: ce qui advient, à un moment donné. Un temps court, parfois très court (quelques heures) peut bouleverser des structures de longue durée, renverser un régime ou un État, balayer une société. Sans doute ceux-ci étaient-ils affaiblis ou vulnérables, mais une telle ruine, souvent imprévue de cette manière et à ce moment précis du temps, montre quand même que l'événement est entré en résonance d'une manière telle qu'il a créé de l'irréversible.

Toutes les batailles, loin s'en faut, n'ont pas eu de tels effets. La violence de guerre y est là, à un degré extrême. Faire de son étude l'élément majeur d'intelligibilité ne conduit pas à ré-instaurer une histoire vouée aux seuls grands hommes. Bien au contraire, c'est de cette manière qu'on peut mieux prendre en compte les masses de combattants, ces foules qu'étrangement les fondateurs des »Annales«, encore si proches de la Grande Guerre, n'ont pas su intégrer à leurs réflexions. Au-delà d'elle-même, la violence nous fait voir ce qui les tient ensemble, les soulève d'un même élan ou les sépare, les disperse dans la peur ou la fuite. Elle nous renvoie vers des sociétés

14 Une telle expérience d'extase, porteuse de contenus différents, a pu être mise en évidence grâce à certaines narrations de Lépante et de la Montagne Blanche. Plus proche de nous, elle apparaît de manière évidente dans les versions successives qu'Ernst Jünger a donné de son témoignage sur la grande offensive de Picardie en mars 1918. Voir Olivier CHALINE, *La grande bataille. Le 21 mars 1918 d'Ernst Jünger*, dans: Philippe NIVET (dir.), *La bataille en Picardie. Combattre de l'Antiquité au XX<sup>e</sup> siècle*, Amiens 2000, p. 157-169.

15 C'est bien ce qu'avait montré avec force pour d'autres types de violences, civiles et religieuses, Denis CROUZET, *Les guerriers de Dieu. La violence au temps des guerres de religion*, 2 vols., Seyssel 1990.

entières avec leur possibilités économiques et financières mais aussi leurs hiérarchies et les formes du vouloir-vivre ensemble. Les combattants, mercenaires ou conscrits, ne peuvent être séparés de ces collectivités dont ils expriment les spécificités, tout en les rejetant parfois. La manière même dont ils endurent les souffrances et la mort, dont ils les infligent, parfois dans le feu de l'exaltation ou la froide cruauté, nous exprime, comme un langage, ce qu'ils ont au plus profond d'eux-mêmes.

Ainsi, la bataille peut donner beaucoup à voir, pourvu qu'on accepte de considérer sans trouble ni complaisance sa réalité brutale et décapante. Au moment de la première guerre du Golfe, une main inconnue avait inscrit sur un mur proche de ma maison cette réflexion attribuée à Molotov: »La guerre, cette apocalypse étatique ...«. La formule n'a pas fini de me donner à penser<sup>16</sup>. Si l'apocalypse est bien étymologiquement révélation, dévoilement, alors la bataille est, par excellence, dans son paroxysme de violence, événement d'apocalypse.

16 Cette conférence, qui n'a aucune prétention à être un manifeste, est d'abord un programme de recherche pour moi-même dans ce domaine, avec un dossier maritime ouvert, celui de la bataille des Cardinaux en 1759.